

Sous la direction de

**Rachel Bouvet et
Stéphanie Posthumus**

Mouvantes et émouvantes

Les plantes à travers le récit



TABLE DES MATIÈRES

introduction	7
Rachel Bouvet et Stéphanie Posthumus	

PARTIE 1

La mobilité inhérente aux plantes à travers le prisme scientifique

Chapitre 1

Les mouvements de la vie immobile	23
--	----

Le végétal chez Augustin-Pyramus de Candolle

Cristiana Oghină-Pavie

Chapitre 2

Le voyage du mimosa	45
----------------------------	----

Apories du mouvement des plantes au tournant

des XVIII^e et XIX^e siècles

Anne-Gaëlle Weber

Chapitre 3

Migrations et interrelations des plantes	65
---	----

Le voyage en Amérique du Sud d'Alexander von Humboldt

Tove Holmes

PARTIE 2

Voyages : entremêlement des plantes et des récits

Chapitre 4

Une histoire de transplantation 91

Le végétal de Madagascar et des Mascareignes dans les récits de voyage de la première modernité

Aude-Nuscia Taïbi, Isabelle Trivisani-Moreau et Camille Noûs

Chapitre 5

La piste alchimique 115

Le pouvoir des plantes dans *Le maître de café* d'Olivier Bleys

Jean-Pascal Bilodeau et Rachel Bouvet

PARTIE 3

Disséminations et déplacements au fil des récits personnels

Chapitre 6

Autour des pommiers subspontanés 137

Géopoétique des friches familiales

Amélie-Anne Mailhot

Chapitre 7

Récits oraux sur les plantes d'une personne déplacée dans la région du Donbas, Ukraine 159

Darya Tsymbalyuk

Chapitre 8

Ce que raconte le vide urbain 177

Ancrages, migrations et hybridations dans les jardins des friches urbaines

Cécile Mattoug

Chapitre 9

Le chant des plantes à travers textes et images 193

Stéphanie Posthumus

PARTIE 4

Comment le végétal conduit le récit

Chapitre 10

Du mobile à la mobilité 213

La dimension transgressive des déplacements végétaux
chez John Wyndham et Didier van Cauwelaert

Miruna Craciunescu

Chapitre 11

Entre l'Eden et l'Apocalypse 235

La ville étouffée sous les plantes dans *Ruines-de-Rome*
de Pierre Senges

Jean-François Chassay

Chapitre 12

Visiter *Oniaten grandiflora* 253

Brouillages, re-mobilisations et immanence
dans *Days by Moonlight*

Noémie Dubé

PARTIE 5

La traduction : de la photosynthèse à l'intersémiotique

Chapitre 13

D'une culture l'autre 279

La mobilité des plantes au prisme de la traduction

Anne-Rachel Hermetet

Chapitre 14

Les plantes comme agents et tropes de la traduction 295

Isabel Kranz

Références 319

Autrices et auteurs 335

AUTRICES ET AUTEURS

Jean-Pascal Bilodeau, Cégep de la Gaspésie et des îles
Rachel Bouvet, Université du Québec à Montréal
Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal
Miruna Craciunescu, Université de Gand / Université Laval
Noémie Dubé, Université du Québec à Montréal
Anne-Rachel Hermetet, Université d'Angers
Tove Holmes, Université McGill
Isabel Kranz, Université de Vienne
Amélie-Anne Mailhot, Université du Québec à Montréal
Cécile Mattoug, École de paysage de Versailles / ENSA
Clermont-Ferrand
Cristiana Oghină-Pavie, Université d'Angers
Stéphanie Posthumus, Université McGill
Aude-Nuscia Taïbi, Université d'Angers
Isabelle Trivisani-Moreau, Université d'Angers
Darya Tsymbalyuk, chercheuse indépendante
Anne-Gaëlle Weber, Université d'Artois

INTRODUCTION

Rachel Bouvet et Stéphanie Posthumus

Comment faire pour mieux voir, mieux percevoir, mieux sentir le mouvement des plantes ? Les fleurs ouvertes en plein soleil, puis fermées avant la pluie, le bout de branche enroulée autour de la clôture, les racines cherchant les sources d'eau sont tous des exemples quotidiens d'une mobilité végétale auxquels nous sommes restés longtemps aveugles. Les yeux entraînés pour capter le vol de l'oiseau, la course de l'écureuil, la marche lente de la fourmi, nous voyons les animaux en mouvement et les plantes immobiles. À force de ralentir le rythme, de décentrer l'attention, nous avons commencé à percevoir la mobilité végétale un peu partout, dans les pétales des tulipes qui tombent au sol, dans les sanguinaires qui se tournent vers le ciel, dans ce que les botanistes nomment plus généralement le phototropisme, le géotropisme, l'hydrotropisme et le chimiotropisme. Toutefois, en fournissant des termes précis et généralisables pour de tels mouvements, les sciences botaniques ne permettent pas nécessairement de décrire leur poéticité, c'est-à-dire la capacité des plantes à faire monde (au sens de *poiesis*, comme fabriquer) en nouant les relations avec d'autres organismes, avec le sol et les éléments comme l'air, l'eau et le soleil. Comme l'explique la botaniste d'origine potawatomi Robin Wall Kimmerer, on peut avoir appris tous les noms des plantes, mais cela ne veut pas dire qu'on connaît leur chant¹. Ce collectif cherche justement

1. C'est l'histoire d'une amie que Robin Wall Kimmerer raconte dans ce passage de son livre. Il est question d'un jeune guide autochtone qui répond au scientifique

à comprendre le rôle de la mobilité, du mouvement, du déplacement, de la dispersion et de la mobilisation dans ces chansons végétales. Ce que nous cherchons à montrer, c'est que le texte littéraire ne se contente pas de mettre en relief la mobilité des plantes, il contribue lui-même à les mettre en mouvement au sein du récit et suscite par le fait même des émotions chez les lecteurs et lectrices. Par ailleurs, telle ou telle plante peut nous toucher au point où nous nous sentons obligés de mettre en mots l'expérience. Que ce soit la tristesse, le deuil, l'émerveillement, la joie, la tendresse, plusieurs des textes dans ce collectif racontent les effets émouvants du végétal. D'où le titre que nous avons choisi, «Mouvantes et émouvantes», basé sur une paronomase ayant pour effet d'instaurer un lien étroit entre l'une des caractéristiques des plantes souvent passée sous silence et l'effet qu'elles ont sur nous.

Les plantes ont captivé l'esprit humain au fil des siècles dans le monde occidental, depuis la racine de mandragore dont l'aspect humanoïde laissait croire à des vertus magiques² jusqu'au piège tendu par la Dionée attrape-mouche, qui a inspiré le roman de John Wyndham *The Day of the Triffids* (1951)³. Une telle fascination pour les plantes, perçues comme mystérieuses, dangereuses ou radicalement autres, a pris une nouvelle tournure au cours des quarante dernières années, avec la prise de conscience croissante des effets de la destruction de l'environnement qui ont fait en sorte que de nombreuses espèces ont perdu leur habitat⁴. Cette vision changeante du monde végétal doit beaucoup à l'émergence d'un paradigme faisant des plantes des êtres communicants, percep-

pour qui il identifie et nomme les différentes plantes dans la forêt tropicale : « *Yes, I have learned the names of all the bushes, but I have yet to learn their songs* » (Kimmerer, *Braiding Sweetgrass: Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teachings of Plants*, Minneapolis, Milkweed, 2013, p. 43).

2. Anthony John Carter, « Myths and mandrakes », *Journal of the Royal Society of Medicine*, vol. 96, n° 3, 2003, p. 144-147.

3. Joni Adamson et Catriona Sandilands, « Insinuations: Thinking Plant Politics with *The Day of the Triffids* », dans Monica Gagliano, John C. Ryan et Patrícia Vieira (dir.), *The Language of Plants: Science, Philosophy, Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017, p. 234-252.

4. Aelys M. Humphreys *et al.*, « Global dataset shows geography and life form predict modern plant extinction and rediscovery », *Nature Ecology & Evolution*, n° 3, 2019, p. 1043-1047.

tifs et intelligents⁵. Alors que les perspectives classiques envisageaient les plantes comme étant immobiles, enracinées, fixées dans le sol par opposition aux animaux et aux humains⁶, les botanistes contemporains soutiennent que les plantes sont capables de se déplacer, de se disperser et de voyager⁷.

Si la mobilité est un aspect de l'univers végétal qui n'a pas encore attiré beaucoup d'attention jusqu'à présent, elle illustre pourtant l'altérité radicale de la vie végétale par rapport à la vie animale et humaine⁸. Pour aborder ce sujet, il nous a semblé indispensable de faire preuve de flexibilité, de multiplier les angles d'approches, de remettre en question les perspectives « traditionnelles » du récit et de la mobilité, de nous situer sur un terrain interdisciplinaire, un lieu d'intersection où l'enjeu le plus important est le décentrement du regard. Par exemple, la notion de mobilité utilisée en géographie pour la migration humaine⁹ n'est pas vraiment adaptée aux modes opératoires de la mobilité chez les plantes. Dans le but de mieux saisir un changement de paradigme, nous avons réuni dans ce collectif des chercheurs de plusieurs disciplines, des historiens, des littéraires, des géographes, des géopoéticiens, des architectes-paysagistes, des artistes qui cherchent à comprendre comment les plantes sont mises en récit et dans quelle mesure les

5. Monica Gagliano, « The mind of plants: Thinking the unthinkable », *Communicative & Integrative Biology*, vol. 10, n° 2, 2017; Stefano Mancuso et Alessandra Viola, *Brilliant Green: The Surprising History and Science of Plant Intelligence*, Washington, Island Press, 2015.

6. Aristote, *De l'âme*, livre II: « L'âme, les sens et les sensations », chapitre 3: « Les facultés des vivants »: « Les facultés de l'âme dont nous venons de parler appartiennent toutes à certains êtres vivants comme nous l'avons dit. Elles sont les facultés nutritives, désirantes, sensibles, locomotrices et noétiques. Les plantes ne possèdent que la faculté nutritive » [<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/ame.htm>] (consulté le 30 mai 2022).

7. Francis Hallé, *L'éloge de la plante*, Paris, Seuil, 2004.

8. Cette réflexion se situe dans le cadre d'un projet de recherche plus vaste intitulé « L'imaginaire botanique et la sensibilité écologique » (CRSH, 2017-2023), qui poursuit le travail d'établissement d'un réseau international de chercheurs dans le domaine des études sur les plantes. Voir le site web: <https://imaginairebotanique.uqam.ca/>.

9. Mathis Stock, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique: pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 2006 [<https://www.espacestemp.net/articles/hypothese-habiter-polytopique/>].

narrations les présentent comme des organismes mobiles, actifs et mobilisateurs.

C'est à partir de l'observation des textes eux-mêmes que nous avons mis au point une distinction entre quatre modes opératoires de la mobilité végétale : le mouvement, le déplacement, l'attraction et le changement d'aspect. Nous avons pu avancer en acceptant l'incertitude, le désordre, en adoptant une pensée du flou, en tentant de nous mettre au diapason de la plante et de faire preuve de bienveillance vis-à-vis de cet univers qui nous est radicalement autre.

La mobilité en question

Nous proposons de distinguer quatre manières de concevoir la mobilité.

La première consiste à envisager la mobilité au niveau de la plante elle-même (niveau micro), à observer *les mouvements* que font les feuilles, les racines, la tige, etc. Cette question a longuement occupé les botanistes du XVIII^e siècle, ainsi que le rappelle Cristiana Oghină-Pavie. Certaines plantes, en particulier les sensitives, dont les feuilles se rétractent au moindre toucher, ont fait l'objet de nombreuses expérimentations scientifiques. Dans un texte célèbre, « Le Voyage du Mimosa », Augustin-Pyramus de Candolle relate ces phénomènes étranges, d'autant plus troublants que le récit lui-même subit de singulières transformations d'une version à une autre, ainsi que le révèle Anne-Gaëlle Weber. Encore mal connus dans le domaine scientifique au XVIII^e siècle, ces mouvements le sont encore moins chez les littéraires. Il faut dire que certains de ces mouvements sont difficilement perceptibles à l'œil nu, pour des raisons de perception et de temporalité¹⁰. Par ailleurs, la croissance des plantes, des arbustes et des arbres se déroule selon une temporalité qui ne recoupe pas la temporalité humaine, en raison de son caractère cyclique (bourgeon/feuille/graine/bourgeon...) d'une part, et en raison de sa longévité, qui excède de loin

10. Comme l'a rappelé l'ethnobotaniste et poète Alain Cuerrier lors de la table ronde « Dialogue entre arts et sciences » (14 mai 2020) au colloque « La mobilité des plantes à travers le récit », la « danse des chromosomes » est un mouvement cellulaire visible au microscope seulement (voir Scott L. Page et Scott Hawley, « Chromosome Choreography: The Meiotic Ballet », *Science*, n° 301, septembre 2003, p. 785-789).

les repères habituels, d'autre part. Il suffit de penser aux chênes, qui atteignent facilement 500 ans, aux séquoias, qui peuvent dépasser le millier d'années, ou encore à ces superorganismes que l'on est incapable de dater précisément, car ils se renouvellent constamment¹¹.

La seconde option consiste à observer la mobilité au niveau de la planète (niveau macro) et à s'interroger cette fois-ci sur *les déplacements* des plantes. Différents facteurs entrent en jeu dans cette opération qui consiste à changer de place (*dé-placer*), que ce soit à l'aide du vent, des insectes, des oiseaux, des petits mammifères, des êtres humains, etc. Cette forme de mobilité est fortement liée aux voyages, que l'on pense aux pérégrinations de Humboldt et Bonpland en Amérique du Sud au début du XIX^e siècle telles qu'étudiées par Tove Holmes, aux transformations que connaît la végétation des îles à l'époque coloniale, ainsi que le montrent Aude-Nuscia Taïbi et Isabelle Trivisani-Moreau au sujet de Madagascar et des Mascareignes au cours de la première modernité, ou encore au commerce du café, comme l'expliquent Jean-Pascal Bilodeau et Rachel Bouvet dans leur étude du roman d'Olivier Bleys, *Le maître de café*. La dissémination des graines se fait également au fil des déplacements personnels : Amélie-Anne Mailhot relate la dispersion des pommiers spontanés au gré des péripéties familiales dans un texte qui oscille entre le récit et l'essai (« *narrative scholarship* ») ; Darya Tsymbalyuk s'intéresse aux migrants ukrainiens qui emportent leurs plantes avec eux lors des conflits politiques, les entraînant dans un vaste mouvement de déracinement-enracinement ; enfin, Cécile Mattoug retrace des histoires de vie où le végétal et l'humain s'associent étroitement, en observant des friches urbaines dans la banlieue parisienne.

La troisième manière de poser la question consiste à s'interroger sur les modes opératoires de la mobilité, et en particulier sur l'un

11. La colonie de peupliers faux-trembles dans l'État de l'Utah que les scientifiques ont nommée « Pando » est considérée comme l'organisme vivant le plus âgé de la planète. Mais on a du mal à déterminer son âge, que l'on estime entre 2000 et 80 000 ans (Chen Ding *et al.*, « Post-glacial biogeography of trembling aspen inferred from habitat models and genetic variance in quantitative traits », *Scientific Reports*, vol. 7, art. 4672, 2017, [https://doi.org/10.1038/s41598-017-04871-7], consulté le 31 mai 2022).

des plus saisissants, à savoir l'*attraction*. Tout comme le parfum de la fleur ou la couleur des feuilles attire l'insecte, les plantes attirent les êtres humains, que celles-ci mobilisent de différentes façons. L'interaction plante/humain se développe parfois dans le cadre de l'intimité familiale (Mailhot, Tsymbalyuk, Mattoug), de la passion amoureuse (Bilodeau et Bouvet), de la curiosité scientifique (Holmes), de l'obsession personnelle (Dubé) ou encore dans le cadre d'une quête de pouvoir et de territoire typique du colonialisme, où curiosité rime avec cupidité (Taïbi et Trivisani-Moreau). Parfois l'attraction se situe au niveau de l'individu, quand il est question d'un rapport unique entre deux êtres vivants, ou au niveau du collectif lorsqu'il s'agit d'une communauté s'occupant des jardins ou de lopins de terre. Dans tous les cas, l'attraction se manifeste comme un échange réciproque entre l'être humain et la plante, comme une manière d'entrer en relation qui à chaque fois prend une tournure différente.

Enfin, l'une des définitions souvent oubliées de la mobilité est le *changement d'aspect*. Celui-ci peut influencer sur la structure morphologique de la plante, dont la graine se transforme en feuille, puis en fleur, avant de devenir un fruit (Oghină-Pavie). Une véritable métamorphose peut aussi avoir lieu grâce à la torréfaction et à la distillation pour ce qui est de la graine de café, métamorphose qui s'associe à toutes celles dont le récit a le secret (Bilodeau et Bouvet). On pourrait même voir l'ingestion d'une plante sous l'angle du changement d'aspect dans la mesure où celle-ci entraîne une hallucination ou un rêve de fusion humain-végétal (Dubé).

Le récit en question

Qu'est-ce qui déclenche le récit ? Quelles formes, quels genres sont privilégiés pour raconter la mobilité des plantes ? Comment le langage parvient-il à évoquer les mouvements, les déplacements, l'attraction entre les espèces, les changements d'aspects ?

Parfois, la principale motivation du récit est de rendre compte de l'inexplicable, du mystérieux. Face à un phénomène difficile à comprendre, les scientifiques prennent la plume en plus de leur microscope et de leur loupe afin de partager leur étonnement, soumettre

leurs hypothèses, avancer à tâtons sur le chemin de la connaissance (Holmes). De la même façon, un personnage confronté à des comportements étranges chez les végétaux fera part de ses étonnements, de ses interrogations, sans pouvoir les expliquer de manière rationnelle (Dubé). Fortement liés au motif de la découverte, certains récits se donnent pour objectif de relater les explorations faites en voyage, les moments d'abandon et de contemplation vécus au contact des plantes. L'admiration, l'émotion ressentie, la nécessité de traduire en mots une sensation vécue déclenchent le récit, qu'il soit oral ou écrit. Il peut prendre aussi la forme de l'enquête: en étudiant l'agentivité végétale chez John Wyndham et Didier van Cauwelaert, Miruna Craciunescu cherche à dégager le mobile qui guide les plantes et les arbres dans leurs interactions avec les êtres humains. Enfin, à l'extrémité du spectre, le récit d'Olivier Bleys peut tenter de contrer la mort, sous les auspices de Schéhérazade et de Sindbad, en déclenchant dans son sillage un voyage vers l'origine des graines (Bilodeau et Bouvet).

Le tour d'horizon que nous présentons dans cet ouvrage ne permet pas de conclure à la prédominance d'un genre en particulier, même si on convoque d'emblée certaines formes liées au déplacement: le récit de voyage (Madagascar et Mascareignes, Amérique du Sud), le récit de migration et d'exil (Ukraine). On note également une forte présence des genres apocalyptique et post-apocalyptique (*Ruines-de-Rome* de Senges, *Le Jour des truffides* de Wyndham), de même que le réalisme magique (*Le maître de café* de Bleys, *Days by Moonlight* d'Alexis).

Au-delà des formes littéraires axées sur le déplacement, le récit intègre la plante dans son propre mouvement. Tout comme celle-ci mobilise les êtres humains, le récit mobilise la plante. Est-ce pour cette raison que les formes brèves, non linéaires ou fragmentées, sont si prisées? Comme le soulignent Aude-Nuscia Taïbi et Isabelle Trivisani-Moreau, c'est d'abord à la faveur d'une pause dans le récit que la plante apparaît. Les «histoires de (l'ananas, du tabac...)» que la littérature du XVIII^e siècle affectionne tellement supposent un passage du narratif au descriptif. L'anecdote présente un peu les mêmes traits dans la mesure où l'exposé objectif du texte scientifique s'interrompt pour livrer les résultats d'une expérience, d'une découverte, mettant parfois

en scène le scientifique lui-même, ses doutes, ses impressions (Weber)¹². Anecdote ou récit de flânerie, la forme brève se révèle également prédominante dans le cadre de la démarche ethnographique (Mattoug), ou dans le témoignage d'une artiste (Sandrine de Borman). Bribes traduisant un vécu, une interaction avec une plante singulière, détachées autrement dit d'un ensemble donné (une balade, une rencontre, une vie), les fragments constituent parfois la forme principale du texte. C'est ce genre de forme non linéaire, rappelant l'aspect encyclopédique des ouvrages de botanique, que le roman de Pierre Senges, *Ruines-de-Rome*, adopte, comme l'explique Jean-François Chassay. Au lieu d'être composé de chapitres, le livre enchaîne les noms d'espèces végétales, le plus souvent vernaculaires, posés comme titres des fragments.

Une autre manière de déjouer la linéarité du récit consiste à favoriser l'alternance entre le textuel et le visuel, reprenant d'une certaine façon la pratique de l'herbier chez les scientifiques (Holmes, Dubé), la pratique ethnographique, qui intègre des photos au récit (Mailhot) ou la pratique de l'architecte-paysagiste qui utilise des cartes, des photos et des croquis pour documenter le terrain (Mattoug). Le mouvement s'inscrit cette fois dans le processus de lecture lui-même, puisque les gestes des yeux associant le texte et l'image se trouvent démultipliés. Cela permet de « faire voir » la plante sous un autre aspect que les mots, cela peut même entraîner l'œil à mieux voir les détails ou les couleurs.

Comment traduire l'altérité végétale à l'aide du langage humain ? Cette question, déjà abordée par plusieurs philosophes¹³, se pose de manière encore plus saisissante lorsque l'on adopte l'angle de la mobilité. Rappelons tout d'abord que le geste de nommer est primordial dans le processus d'identification chez les botanistes et qu'il privilégie souvent l'usage du latin au détriment des noms vernaculaires, ayant quant à eux la préférence des écrivains. Ensuite, certains usages en vigueur chez les scientifiques, comme la répartition en « familles »

12. D'ailleurs, les anecdotes forment le plus grand contingent des récits mis en ligne par les participants au colloque dans le cadre de la « Cartographie des promenades végétales » sur tous les continents (voir Stéphanie Posthumus, « La place aux plantes : recueil de textes et d'images » dans ce collectif).

13. Monica Gagliano, John C. Ryan et Patrícia Vieira (dir.), *op. cit.*

de plantes, invitent à repenser le concept de famille chez les humains (Mailhot).

Quels déplacements la traduction et la métaphore font-elles subir aux plantes inscrites dans les récits ? C'est une question à laquelle Anne-Rachel Hermetet répond à partir de l'analyse d'un certain nombre d'exemples de textes traduits de l'anglais et de l'italien (Italo Calvino, Jean Hegland, entre autres). Tout en révélant les connotations associées aux noms, les contenus affectifs et culturels, la traduction fait subir une transplantation peu évidente, étant donné que la plante, bien enracinée dans un contexte géographique et culturel, migre difficilement vers un autre contexte linguistique. D'ailleurs, comme le rappelle Isabel Kranz, c'est ce phénomène qui inspire le philologue allemand du XIX^e siècle Friedrich Schleiermacher dans sa réflexion sur la traduction entre les langues. Face à nos tentatives de traduire, de localiser les plantes, celles-ci opposent une résistance : si les plantes familières sont bien adaptées au sol des textes dans lesquels elles prennent place, la traduction en fait des plantes étrangères, peu connues voire totalement inconnues des lecteurs du public cible. Il faut alors user d'astuces, les remplacer par d'autres espèces de la même famille, ou utiliser le latin.

Comment dire la mobilité des plantes sans recourir à un biais anthropocentrique ? Les tropes que nous utilisons dans l'usage courant révèlent déjà une imbrication étroite entre l'humain et le végétal, une imbrication marquée par la domination du premier sur le second. Ce sont tous ces glissements de sens qu'Isabel Kranz étudie, en s'intéressant à la traduction sur le plan spatial, linguistique et poétique. Ce qui lui permet d'analyser les tropes végétaux comme ceux de l'acclimatation et de la racine, notamment dans le discours du poète jardinier de la première moitié du XX^e siècle Rudolf Borchardt.

Il faut souligner le paradoxe : notre pensée est nourrie de métaphores végétales et pourtant nous connaissons si peu la vie végétale en raison de son altérité radicale. Celle-ci se manifeste à la fois *sur le plan de la constitution* (pas d'organes, pas de membres pour se déplacer ou pour communiquer à l'aide des gestes comme le font les animaux, pas de parole pour s'exprimer), *sur le plan de la distinction entre individu et collectivité* (pas de délimitation nette dans le cas de certains végétaux,

dissémination par les rhizomes, etc.), *sur le plan spatial* (enracinement selon le climat, migration des plantes lors des changements climatiques) et *sur le plan temporel* (temps long, temps cyclique).

L'itinéraire de la lecture en question

Pour organiser les chapitres du collectif, nous avons choisi de prendre la plante comme modèle, c'est-à-dire que nous avons tenté de situer chaque analyse dans son propre milieu épistémologique. Comme les plantes occupent une place sur le plan géographique, leur mobilité s'exerce à partir d'un lieu, d'un sol, d'un territoire. De même, les études végétales telles que mises en évidence dans ce collectif se situent sur le plan historique et géographique en opposition aux savoirs scientifiques qui surplombent les différences. Ce qui rejoint d'ailleurs la position de l'épistémologie féministe qui refuse d'établir la règle universelle à partir du cas spécifique¹⁴. À l'image de la plante qui se nourrit du sol, noue des relations avec le monde et ménage un « chez-soi », nous avons cherché à établir des relations entre les études du collectif, de manière qu'elles s'enrichissent mutuellement et parviennent ainsi à un plein épanouissement.

La première partie porte sur la mobilité inhérente aux plantes à travers le prisme scientifique aux XVIII^e et XIX^e siècles. Si nous commençons par le XVIII^e siècle, ce n'est pas parce que c'est le début de l'histoire du mouvement des plantes, mais plutôt parce que c'est un moment clé pour comprendre, d'un côté, l'émergence d'un discours scientifique (de Candolle) et, de l'autre côté, l'émerveillement face à une plante (é) mouvante – le mimosa – qui suscite un récit à renouveler, à refaire, à reconstruire depuis deux cent cinquante ans. On trouve la coprésence de ces deux attitudes dans les écrits de Humboldt – également au XVIII^e siècle –, l'approche scientifique et la méthode mise au point pour préserver des spécimens botaniques côtoyant l'attraction envers certaines plantes douées de capacités remarquables. Humboldt ressent,

14. Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, automne 1988, p. 575-599.

d'ailleurs, le besoin d'écrire et de réécrire en allemand et en français ses expériences dans des versions différentes.

Dans la deuxième partie, « Voyages: entremêlement des plantes et des récits », il est question d'un autre moment clé dans l'histoire du mouvement des plantes, celui de la création de routes commerciales pour implanter et transporter des produits des colonies aux métropoles. On peut considérer, par exemple, le café à la fois comme produit et producteur de la mobilité. Cette géographie coloniale marque le mouvement global des plantes tout en signalant leur résistance locale à des forces économiques ; lorsqu'une plante ne s'acclimate pas au nouveau lieu, elle meurt tout simplement. Si nous choisissons dans cette partie de mettre en dialogue des récits de voyage historiques et une fiction romanesque teintée par le réalisme magique, c'est pour illustrer le brouillage des frontières entre les genres, un brouillage nécessaire pour tracer la mobilité de certaines plantes particulièrement prisées dans le monde occidental.

À l'opposé de cette échelle globale, les trois articles de la troisième partie, « Dissémination et déplacements au fil des récits personnels » se situent à l'échelle individuelle pour souligner l'intimité, la proximité et les spécificités régionales des plantes. Que ce soit pour raconter la dissémination de pommiers au Québec, le déplacement de bégonias et du *zamioculcas* en Ukraine, ou la culture de tournesols et de palmiers dans les jardins collectifs des banlieues de Paris, le texte prend des tournures personnelles, cherchant à co-construire la plante et l'humain. Dans le contexte contemporain de la crise écologique consécutive à la domination humaine de la terre, il n'est pas étonnant que de tels récits cherchent à établir des rapports réciproques, des pratiques de soin, et des exemples de résistance végétale. Ils démontrent par là même un style d'écriture qui prend de plus en plus d'ampleur de nos jours dans le domaine des sciences humaines et sociales, à savoir le *narrative scholarship* qui remet le « je » au cœur des savoirs situés.

Dans le sillage de cette écriture personnelle se trouve un recueil de textes et d'images qui laisse toute la place aux plantes par le biais de promenades végétales organisées dans le contexte du colloque « La mobilité des plantes à travers le récit » (mai 2020). Lors de flâneries

dans les ruelles vertes de Montréal et dans les textes littéraires québécois, nous avons repéré un certain nombre de plantes printanières pour accueillir les participants dans un lieu littéraire-botanique québécois. Par ailleurs, nous avons proposé à l'artiste belge Sandrine de Borman de présenter ses œuvres dans le cadre d'une exposition au Pavillon japonais du Jardin botanique de Montréal. Celle-ci, intitulée « Joyeuses empreintes botaniques », s'est déroulée de mai à octobre cette même année. Puisque la COVID-19 a empêché les participants de faire le voyage à Montréal pour le colloque, nous avons décidé d'inviter quelques poètes pour qu'ils contribuent à un florilège de plantes printanières du Québec, de manière que les plantes rejoignent les intervenants d'une autre façon. Nous avons également mis en ligne des photos et des vidéos de l'exposition, de même que le catalogue rédigé par l'artiste afin de leur donner un aperçu de l'événement. Enfin, nous avons utilisé Google Maps pour cartographier les promenades végétales des participants à notre colloque, autant au Québec qu'en Belgique, en France, en Écosse et en Italie. Ce recueil de textes et d'images au milieu du collectif rappelle l'importance du corps humain en mouvement : ce n'est qu'en s'approchant le plus près possible des plantes que l'on peut véritablement se mobiliser autour du végétal. Sortir des murs de l'université, entrer en contact direct avec les plantes et se familiariser avec la flore du lieu du colloque, à savoir Montréal, faisait partie des objectifs principaux de notre projet.

Intitulé « Du mobile à la mobilisation : comment le végétal conduit le récit », le quatrième groupe d'articles nous replonge dans l'univers imaginaire du romanesque, un lieu où la plante peut prendre la parole et se voir accorder une agentivité débordante au point de se venger de l'espèce humaine. Les quatre romans étudiés dans cette partie (Wyndham, Van Cauwelaert, Senges, Alexis) dépassent les règles formelles de l'écriture réaliste et expérimentent des formes dictées par le végétal lui-même. Tantôt ils imaginent un monde futur lorsqu'il est trop tard pour réparer les torts faits aux plantes, tantôt ils adoptent la voie de l'enchantement pour ne pas tomber dans les rapports binaires, dualistes. Dans tous les cas, le récit complique les rapports avec les plantes tout en montrant jusqu'où la crise écologique peut nous mener.

La dernière partie du collectif explore « La traduction sous toutes ses formes : de la photosynthèse à l'intersémiotique ». En mettant en dialogue deux articles autour de ce thème, nous proposons de voir la traduction comme une forme d'ouverture dans la mesure où elle permet aux plantes de voyager grâce aux textes dans des endroits où elles ne pourraient pas normalement vivre à cause du climat ou du sol, entre autres. Autrement dit, la traduction permet aux plantes de dépasser leurs conditions physiques pour aller voir ailleurs. En même temps, elle révèle le rapport très étroit entre la langue et le territoire qui limite cette mobilité. Comment faire voyager une plante qui n'est pas connue ailleurs ? Comment trouver un équivalent dans la flore du territoire de la langue cible ? Même s'il existe des stratégies de traduction pour détourner ce problème, de tels liens montrent à quel point des concepts qui viennent du végétal forgent la langue. De façon plus générale, la littérature cherche à traduire le monde réel. Comment le faire sans perdre la spécificité du végétal ? Comment rester près du végétal lorsqu'il s'agit de le traduire en mots ?

Ouverture

Nous espérons avoir évité l'écueil consistant à reconduire certaines attitudes bien ancrées vis-à-vis du déplacement des plantes, les codes de l'aménagement urbain ayant en horreur la progression indisciplinée des « indésirables », ces invasives qu'on montre du doigt et dont les jardiniers cherchent à se débarrasser¹⁵. D'ailleurs, cela soulève aussi des questionnements d'ordre politique : évoquer la co-habitation avec les plantes entraîne des rapports de force, d'arbitrage – qui a le droit de vivre ? où ? avec qui ? À défaut de pouvoir comprendre les plantes de l'intérieur, ou de les écouter parler, il nous a semblé important de « corporaliser » notre point de vue, de devenir « larbin ou larbine » pour reprendre la formule de l'artiste Sandrine de Borman, de nous laisser transformer par l'observation de la plante, de ne pas se cantonner à

15. Jacques Tassin, *La grande invasion. Qui a peur des espèces invasives ?*, Paris, Odile Jacob, 2014 ; « Les plantes invasives : un perpétuel ajustement à notre monde », Cycle de conférences *Migrations : une nécessité du vivant*, Cité des sciences et de l'industrie, 2 juin 2015.

sa forme textuelle. Les critiques littéraires, peu habitués à aller sur le terrain, ont dû se promener ailleurs que dans leur domaine, faire des incursions du côté de la botanique, errer parfois.

À partir du moment où nous laissons la curiosité nous conduire au cœur du végétal, un changement s'opère dans la manière de concevoir la plante, et cela, même si le corps du lecteur ou de la lectrice est immobile. Cette aventure commune n'a peut-être pas entraîné un « changement d'aspect », mais elle a au moins eu le mérite de faire bouger les certitudes, les catégories, d'ouvrir le regard vers des possibles insoupçonnés.

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la réflexion collective, à l'organisation du colloque et au travail de préparation du manuscrit, soit nos assistants de recherche : Noémie Dubé, Jean-Pascal Bilodeau, Karine Légeron, Chloé Charbonneau, Fabien Ronco ; *La Traversée-Atelier de géopoétique*, et en particulier certains de ses membres comme Sandrine de Borman, Roxanne Lajoie et Andrée Levesque-Sioui ; Sonia Dandaneau, responsable du Pavillon japonais du Jardin botanique ; les membres de GRIVE (Groupe de recherche interdisciplinaire sur le végétal et l'environnement)¹⁶, en particulier Amélie-Anne Mailhot, Jean-François Chassay, Yves Mauffette, Maude Flamand-Hubert, Sylvie Miaux, Alain Cuerrier, Jonathan Hope, Bertrand Gervais, Bénédicte Ramade ; nos collaboratrices et collaborateur de l'Université d'Angers : Isabelle Trivisani-Moreau, Aude-Nuscia Taïbi, Anne-Rachel Hermetet, Cristiana Oghină-Pavie, Bertrand Guest ; ainsi que tous ceux qui se sont joints à nous lors du colloque international.

16. Il s'agit d'un groupe de recherche réunissant des chercheurs en biologie, en sciences forestières, en sciences de l'environnement, en géographie, en histoire de l'art, en humanités numériques et en études littéraires de cinq universités du Québec. Voir le site web : <https://give.uqam.ca/>.

Les plantes bougent, se déplacent, se transforment, même si leurs mouvements sont souvent imperceptibles à l'œil humain. Alors, comment faire pour mieux les voir, les percevoir et les sentir ? Les concepts issus des sciences botaniques – phototropisme, géotropisme, hydrotropisme, chimiotropisme – ne permettent pas de décrire leur poéticité ou leur capacité à « faire monde » en nouant des relations avec d'autres organismes vivants et avec les éléments, sol, air, eau, soleil. Chercher le végétal dans le texte littéraire, c'est contribuer à le mettre en branle, à susciter l'émotion.

« Mouvantes et émouvantes » : telles sont les qualités des plantes souvent passées sous silence que ce collectif nous invite à observer avec une attention renouvelée. Malgré sa complexité, l'idée que la mobilité végétale passe aussi par le récit se comprend aisément dans les textes de cet ouvrage qui multiplie les angles d'approche et privilégie un regard volontairement décentré. Pour les pouces verts et toute personne cultivée et sensible aux questions éco-littéraires.

34,95 \$ • 29 €

Les Presses de l'Université de Montréal

ISBN 978-2-7606-4958-3



9 782760 649583